

ET

LECTURES LECTEURS

La relation du lecteur au texte est un mystère : pourquoi ce roman en particulier m'a-t-il plu ? Plaira-t-il à un autre ? Qu'est-ce que le goût de la lecture, le « plaisir du texte » ? Peut-on transmettre le goût des livres ? Y a-t-il des livres qui plaisent à tous ? Y a-t-il une seule lecture possible d'un même livre ? Autant de questions qui renvoient toutes au caractère biface de la lecture : relation d'un auteur à un lecteur, d'un lecteur à un texte, d'un lecteur rêvé à un lecteur réel.

Sommaire

Qu'appelle-t-on « lire un livre » ?
 La lecture plaisir, ou le droit à la liberté
 Le livre pour quel lecteur ?
 Pourquoi une lecture guidée ?
 Le lecteur comme auteur
 Y a-t-il alors une lecture juste ?
 En conclusion, quels rôles pour le lecteur ?

Qu'appelle-t-on « lire un livre » ?

> « **On ne lit pas n'importe comment, ni n'importe quand, ni n'importe où, même si on lit n'importe quoi.** » **PEREC**

Lire un livre est une pratique à la fois simple et très complexe. Simple parce que tout le monde aujourd'hui sait lire un livre : ce dernier est devenu, au fil des siècles, accessible à tous et maniable. Les temps où seuls les clercs lisaient et où les livres étaient fragiles et intransportables sont révolus. Mais l'art de lire est aussi un processus complexe, parce que la lecture met en jeu un nombre important d'actions de la part du lecteur, qui tire parti, en lisant, de sa vue d'abord (qui peut conduire le lecteur à picorer sur la page, pour reprendre une image de Percec) ; de sa mémoire ensuite (lire c'est se souvenir des pages lues, c'est construire peu à peu une intrigue) ; de sa sensibilité enfin (chaque lecteur « entend » dans un mot un signifié qui lui est propre, qui correspond à son parcours d'individu, comme le rappelle Sartre au sujet du mot « Florence »). Qui plus est, lire est un phénomène universel et en même temps totalement individuel et personnel : pour Vincent Jouve, le terme de lecture recouvre à la fois la façon de lire un texte et ce qu'on lit d'un texte. Théoriser la lecture, ce que fait « l'esthétique de la lecture », c'est imaginer un modèle de lecteur, une lecture modèle. Selon Jouve, analyse de la lecture et analyse des lectures doivent s'équilibrer. En effet, chaque lecteur se livre à sa propre lecture, chaque lecteur entretient avec les personnages du roman et les vers du poème une relation unique, un rapport d'identification qui n'appartient qu'à lui.

La lecture plaisir, ou le droit à la liberté.

> « **Car si nous voulons que mon fils, que ma fille, que la jeunesse lisent, il est urgent de leur octroyer les droits que nous nous accordons.** »

PENNAC

Au-delà d'analyses savantes de la lecture, on peut donc se demander si chaque individu ne construit pas son propre rapport au livre, ce qui rend l'art d'enseigner la lecture d'autant plus difficile. Comme le raconte Daniel Pennac dans sa rocambolesque aventure de lectures scolaires, *Comme un roman*, c'est même la liberté fondamentale du lecteur d'établir avec le livre le rapport qui lui sied. Lire vite ou lentement, lire tout ou sauter des passages, comprendre ou rester imperméable, toutes ces lectures ne sont-elles pas à tolérer ? Pour pallier le risque de dégoûter de lire, risque que prend parfois la lecture dite « scolaire », ne doit-on pas les accepter ? Peut-on alors parler d'une bonne lecture ? La lecture existe-t-elle ? Le rapport du lecteur au livre repose bien avant tout sur la liberté du premier d'engager cette lecture. Sans cette liberté de choix et de rythme, il semble que le plaisir de la lecture soit d'abord atténué.

Le livre pour quel lecteur ?

> « **Moi, je travaille en vous espérant pour lecteur.** » **HUGO (À PAUL MEURICE)**

La lecture suppose cependant une double relation : du lecteur au livre, certes, mais aussi du lecteur à l'auteur. Lorsque l'auteur écrit, il écrit pour un lecteur spécifique, public que nous ne sommes pas : toute œuvre s'adapte à ce que Jauss nomme un « horizon d'attente » de ses lecteurs. Et dans la mesure où la relation du lecteur au livre est toujours différée, qu'on lit toujours un livre qui ne nous est pas exactement destiné, notre lecture est toujours, en un sens, clandestine. Lire un livre c'est donc d'abord nécessairement reconstituer une relation entre ce lecteur imaginaire à qui le texte était destiné et nous-mêmes, lecteurs réels. Bien lire, ce serait interpréter le rôle de ce lecteur-là. Et à l'exception du lecteur de *Jacques le fataliste* ressuscité à chaque lecture, la relation de l'auteur et du livre au lecteur ne va pas de soi.

Pourquoi une lecture guidée ?

> « **D'ailleurs, c'est mon but (secret) : ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou.** »

FLAUBERT

Pour retrouver ce lecteur, pour rétablir ce lien idéal, il convient de se pencher sur le monde dans lequel le livre est né. En effet le texte n'est pas seul, il n'est pas un objet neutre. Il est d'une époque, d'une situation politique et économique spécifique. Il est d'un auteur, avec ses techniques d'écriture et ses modes de publication, ses lectures, ses visites au musée ou au cinéma. Au-delà même de la biographie de l'auteur, (Proust critiqua la tentation d'interpréter un texte en fonction de la vie de son auteur), il s'agit d'étudier les représentations socio-culturelles, bref les instruments au sens large du mot dont dispose un auteur à sa table de travail. Le livre est paru dans un monde qui n'est plus le nôtre, et dans la mesure où ce monde a influencé l'écriture du livre, il convient de faire ce voyage en sa direction. Qu'il choisisse d'écrire contre ce contexte, contre une forme littéraire ou une école (les réalistes contre le romantisme, par exemple) ou dans une tradition (Ronsard influencé par le néoplatonisme et le pétrarquisme), un auteur est toujours influencé, inscrit dans ce qui l'entoure.

Le lecteur comme auteur.

> « **Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de notre héros.** » **STENDHAL**

Pour comprendre le texte, on adopte donc le point de vue de son auteur : on joue alors non seulement le rôle d'un lecteur, mais aussi celui de l'écrivain lui-même. Il faut garder à l'esprit que tout auteur est d'abord un lecteur. Au gré d'un groupement thématique on peut observer les résonances d'un texte à l'autre, d'un siècle à l'autre. Mais retrouver grâce à la critique le regard de l'auteur est aussi nécessaire, car cela permet par exemple d'abolir l'ambiguïté de l'ironie, aide qui peut être précieuse pour déchiffrer telle page de Voltaire ou de Flaubert. Un livre est

donc aussi un objet à comprendre et qui peut être mal compris. Il s'agit alors d'établir entre le lecteur et son livre des relais, qui en favoriseraient la meilleure interprétation. Aux dépens d'autres interprétations ? Bien qu'un livre ne soit jamais un objet totalement illisible, et si tant est qu'il ait une lecture juste, ce que des auteurs comme Eco suggèrent, on peut en tout cas faire de chaque livre la lecture la plus juste possible.

Y a-t-il alors une lecture juste ?

> « **Il faut encore accepter une dernière liberté : celle de lire le texte comme s'il avait déjà été lu.** »

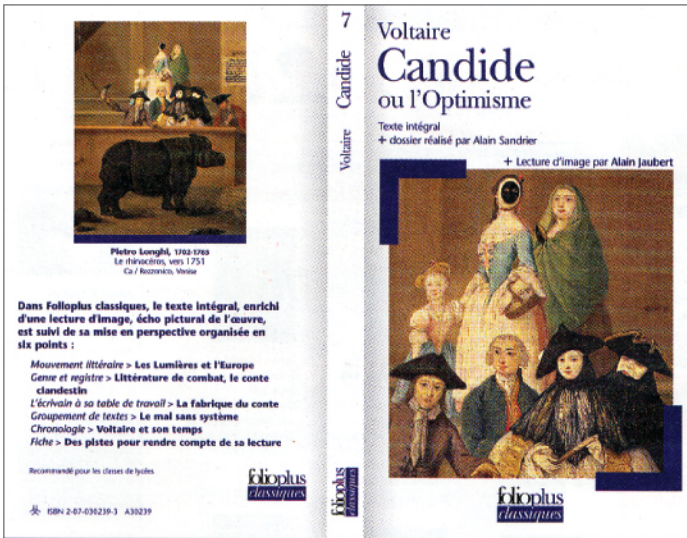
BARTHES

Le livre propose donc un double voyage dans le monde de l'imaginaire, dans une époque différente de la nôtre, qui a ses propres référents, sa propre culture, ses habitudes, sa langue et ses images. Qu'on ne s'y trompe pas : il existe bien entendu une relation spontanée, non informée, de chaque lecteur au texte. Bien qu'on puisse se demander si cette lecture ne conduit pas parfois au contresens où justement on prendrait par exemple l'objet de la lecture au pied de la lettre, elle a la plupart du temps été prise en compte par l'écrivain. Ainsi, on lit sans doute de prime abord dans *L'école des femmes*, pour l'essentiel, ce que Molière y a écrit. Même si celui-ci écrit son œuvre dans un temps qui est le sien, il pense aussi aux lecteurs à venir. Cette lecture première n'est pas exclusive de l'autre, toutes deux peuvent se compléter, se répondre. La lecture informée permet en fait un approfondissement du texte, elle révèle sa variété. La critique a pour fonction, pour vocation de précéder le lecteur dans sa rencontre, d'aller au-devant du texte, dans la mesure où elle a lu avant nous l'œuvre que nous découvrons. Elle est le cicérone bienveillant, l'ange gardien du texte, une « table d'orientation » pour reprendre l'expression de Jean Starobinski. Ainsi, c'est à la confrontation de deux univers autour du texte comme point de ralliement, univers mental et social de l'écrivain et univers du lecteur, que nous invite la critique. Et loin de gâcher une lecture en la prévenant, en l'informant, loin d'en détruire une spontanéité toute chimérique, car on ne lit jamais de manière « neutre », elle augmente sans doute le plaisir du texte, car elle en conjure l'illisibilité et en ouvre le sens.

En conclusion, quels rôles pour le lecteur ?

> « **Son livre va nous troubler à la manière d'un rêve.** » **PROUST**

La lecture juste, et malgré tout ce que nous pourrions lire au sujet du texte, finalement la seule possible, est cette lecture mixte, faite d'un savoir sur l'œuvre et de ses effets sur l'individu-lecteur. Pour lire un texte, le lecteur devrait être comme l'acteur qui connaît déjà et interprète donc les mots, dans un échange dynamique avec eux, le sens véritable du texte se construisant dans un entre-deux. Plus encore, le lecteur qui ouvre un livre se voit investi d'une double responsabilité à l'égard du texte : faire une lecture juste de l'œuvre, ne pas trahir la fiction et son auteur ; mais aussi faire vivre le livre, par la lecture et par sa lecture en ressusciter le contenu.



Du lecteur au texte, du texte à l'image, la toute nouvelle collection Folioplus classiques nous livre une approche critique et esthétique des grands textes prescrits, au travers :

- d'un dossier contenant des clefs d'analyse de l'œuvre,
- et d'une lecture d'image, en accompagnement du texte intégral.

Interview d'Alain Jaubert

Nous avons le plaisir de compter, parmi les auteurs de cette collection, Alain Jaubert, écrivain et journaliste, producteur et réalisateur de télévision, auteur-réalisateur de la prestigieuse série *Palettes* sur Arte depuis 1988. Il répond à nos questions sur les correspondances entre littérature et œuvre picturale :

1. Pour apprendre à « lire » un tableau, qu'est-il nécessaire de connaître ?

Sans doute pas la technique elle-même : si on peut avoir de la curiosité à cet égard – quel pinceau le peintre a-t-il utilisé ?, quels matériaux composent tel collage d'un peintre du XX^e siècle ? –, ce savoir-faire-là ne rend pas compte du sens du tableau. Mais il y a deux ou trois savoirs, en voie de disparition, qui sont déterminants pour « entrer » dans la toile : la mythologie antique, les grandes religions révélées, en particulier le christianisme. L'histoire sainte a considérablement ensemencé la vie quotidienne : elle nous a donné des gestes, des façons de nommer ou de surnommer, elle contribue à forger nos émotions. Le peintre, et aussi bien Nicolas Poussin que Pablo Picasso, agglomère des savoirs, colle ensemble des faits, des personnages, des gestes et pour entrer dans l'histoire qu'il nous raconte, il faut pouvoir les interpréter. Poussin connaissait très bien les textes antiques, notamment les *Métamorphoses* d'Ovide, il était familier de la Bible : cette culture se voit dans ses tableaux. La Bible est une réserve de scènes – l'Annonciation, l'Assomption de la Vierge, etc. – tandis que la mythologie permet de faire entrer l'érotisme en peinture.

Longtemps le peintre a obéi à un programme iconographique : un chanoine très savant lui commandait, pour le compte d'une communauté religieuse par exemple, un tableau qui représentait une scène biblique. Au peintre de faire sien ce passage obligé et de montrer sa virtuosité en jouant sur les tissus, le reflet de la lumière sur les armures, la variété des personnages ou des animaux... Il est à la fois libre dans l'expression et prisonnier du programme imposé par le pouvoir ou par la religion. Face à *La Raie* de Chardin, on est

troublé. Pourquoi ? Parce que, au-delà de l'animal, sa position, éventrée, rappelle celle du Christ en croix, parce que la raie ramène à la cuisine, lieu sacré et féminin... Toutes les méthodes sont bonnes pour « lire » un tableau. On chalute largement, et on garde ensuite ce que l'on préfère dans la pêche...

2. Peut-on rapprocher sans artifice la peinture et la littérature ?

L'esprit d'une époque est traduite par la peinture et par la littérature. Des écrivains se sont passionnés pour la peinture, des peintres furent de grands lecteurs. Tous racontent des histoires avec des moyens différents. Mais il ne faut pas chercher à rapprocher dans une contemporanéité absolue un texte et un tableau. Les peintres qui ont été de simples illustrateurs de leur temps sont oubliés. Il ne faut pas se fier aux correspondances immédiates et brutales et aller chercher des connivences plus subtiles. Émile Zola et Paul Cézanne, amis d'enfance, seraient difficilement illustrables l'un par l'autre.

3. Comment faire alors pour trouver des correspondances entre un texte et une œuvre picturale ?

Trouver un état d'esprit commun. Laclos, par exemple, c'est la fin du XVIII^e siècle, c'est le temps du premier petit-déjeuner après les Lumières. Dans cette nébuleuse, on trouve Beaumarchais, Sade, Mozart, Casanova, Tiepolo, et Fragonard. La difficulté tient parfois au fait que la peinture et la littérature ont des déroulés différents. Dans l'histoire de la peinture, il y a des ventres mous et des nœuds intenses. La peinture occidentale n'est pas distribuée de façon homogène ni dans l'espace (l'Italie et la France sont les deux pays qui comptent le plus de peintres) ni dans le temps. En revanche depuis que la langue française s'est unifiée, il y a une production littéraire ininterrompue. Mais peu importe si la date du tableau et celle de l'œuvre littéraire diffèrent. Le peintre fait toujours une œuvre anachronique. Quand Van Eyck peint *L'Agneau mystique*, il place sur la toile des instruments de musique de son temps : mais y a-t-il des luths et des orgues au paradis ?

EXERCICES

L'activité de lecture, de toutes les lectures, est en soi une des activités essentielles au collège et au lycée. Il peut donc être utile de faire réfléchir les élèves à leurs façons de lire et à ce qu'elles apportent, aux types et aux modes de lectures qui leur sont proposés.

ON PEUT PAR EXEMPLE >

- Retracer avec les élèves le **champ des mots** construits sur la racine indo-européenne *leg-*, du latin *legere*, *lectus* au français *lire*, *légende*, *leçon*, ou *intelligence* et *élection*.
- Présenter aux élèves une **histoire du support livre**, du rouleau au codex et au livre numérique, du parchemin au papier, de la copie manuelle à l'impression, en les invitant à réfléchir sur les conséquences de la forme sur les manières de lire mais aussi sur les manières d'écrire.
- Organiser un **sondage** sur les façons de lire de leurs camarades : lieux, positions, moments, durées de leurs lectures, mais aussi types de textes lus. Préfère-t-on lire un texte ou l'entendre lu ? Lit-on seul ou en compagnie ? Quand on lit, ne fait-on que cela ? Rêve-t-on, écoute-t-on de la musique, s'interrompt-on ? On peut s'appuyer sur l'étude pleine d'humour de Georges Perec, « Lire : esquisse socio-physiologique », dans *Penser/Classer* (Seuil, 1985). On peut aussi imaginer une enquête sur une œuvre ou un auteur particulier et les façons dont ils ont été lus, sur le modèle de Françoise Nicoladzé, adressant un questionnaire à des lecteurs de Jorge Semprun (*La lecture et la vie*, Gallimard, 2002).
- Étudier **comment on écrit**, à la main, à la machine ou à l'ordinateur, en feuilleton, ou en un manuscrit unique. Mais aussi en quoi les manières de faire de l'écrivain peuvent influencer les manières de lire (effets de suspens, plaisir de lecture) : est-il plus agréable de lire un texte de Balzac par exemple d'un seul tenant ou au contraire de le découvrir jour après jour, semaine après semaine ? Pour l'expérimenter, on peut aisément restituer cette expérience en recréant la lecture « par livraison » en classe. Mais on peut aussi se demander en quoi aujourd'hui la commercialisation d'un texte très attendu (l'événement que constitue la publication d'un nouveau tome de Harry Potter par exemple) peut influencer la manière de lire le texte. Lit-on l'œuvre de la même façon quand on en a déjà entendu parler, quand son mystère a commencé à être révélé, quand on s'est donc préparé à la lire, que lorsqu'on la découvre ?
- Faire lire aux élèves des textes écrits dans des **langues étrangères** mais

lisibles par eux (latin, espagnol, italien) en vis-à-vis de traductions. Commenter les difficultés rencontrées, faire étudier des traductions du texte de départ, pour retrouver les mots communs.

- Se pencher sur les **modes de lecture à travers les âges** : de la lecture publique à haute voix, modèle des premières lectures, mais aussi des lectures enfantines, réactualisé dans le roman *Le Liseur* ; de Schlinck, à la lecture individuelle et silencieuse, qui se développe avec la diffusion de l'objet livre moderne.
- Favoriser la lecture de livres en classe peut aussi passer par un enjeu ludique : de la rédaction de critiques littéraires par les élèves à la réalisation d'un « défi lecture » (deux classes s'affrontent en se posant mutuellement des questions sur une liste de livres lus au préalable), les pistes sont nombreuses.

• Travaux autour de quelques définitions, inspirées du Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert :

LIRE : du latin *legere*, « cueillir, ramasser, choisir », dont le sens s'est formé en passant par des expressions comme *legere oculi*, « rassembler (les lettres) avec les yeux ». Dès le ^{xii} siècle, on trouve le double sens de « lire à haute voix » et de « prendre connaissance d'une inscription par la lecture ». Lire a pu avoir les sens d'« enseigner » que l'on retrouve dans le terme « lecteur », mais aussi *comprendre* dans l'expression de la langue classique « lire une langue ».

LECTEUR : emprunté au latin *lector* « qui lit pour soi, lit à haute voix pour le compte de quelqu'un ». Le *lecteur* est d'abord le clerc qui lit les leçons dans le culte chrétien, puis celui qui lit à haute voix. Sous l'Ancien Régime, il est un professeur. Il désigne ensuite celui qui lit pour lui-même et au ^{xix} siècle celui qui corrige les épreuves dans une maison d'édition.

LECTURE : emprunté au latin médiéval, *lectura*, « fait de lire ». Ses premiers sens recouvrent les termes de « récit, instruction, enseignement ». Il prend entre le milieu du ^{xv} et le milieu du ^{xvi} siècle les deux sens courants de « lire à voix haute » et de prendre connaissance d'un texte en le lisant pour soi ». Le mot désigne aussi « ce qu'on lit ».

LIVRE : du latin *liber*, originellement la pellicule située entre l'écorce et le bois d'un arbre, support de l'écriture avant le papyrus. Puis le mot a désigné un « assemblage de feuilles sur lesquelles sont écrits des signes destinés à la lecture ».

TEXTE : emprunté au latin *textus*, au sens propre « tissu, enlacement », spécialisé en « enchaînement d'un récit », puis « teneur du discours, récit ».



Bibliographie d'essais autour de la lecture

ROLAND BARTHES,
Le plaisir du texte
1982 et S/Z, 1976,
Points Seuil

BRUNO BLASSELLE,
Histoire du livre
1997, Découvertes Gallimard
n° 321

UMBERTO ECO,
Lector in fabula
1985, Le livre de poche

HANS ROBERT JAUSS,
*Pour une esthétique
de la réception*
1972-1975, Gallimard, Tel n° 169

VINCENT JOUVE,
La lecture
1993, Hachette Littérature

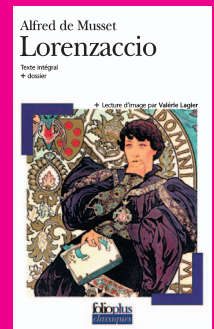
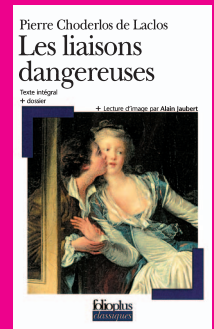
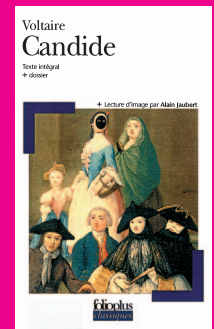
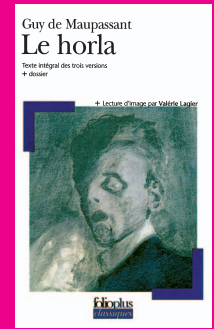
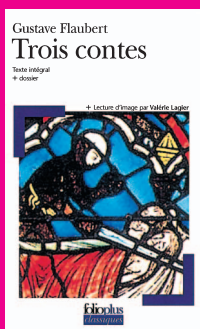
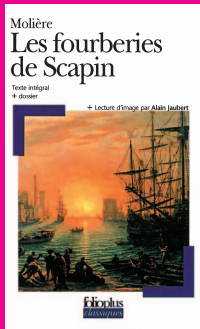
DANIEL PENNAC,
Comme un roman
1995, Folio n° 2724

**NATHALIE
PIEGAY-GROS,**
Le lecteur
2002, Flammarion

MARTHE ROBERT,
*Roman des origines
et origines du roman*
1972, Gallimard, Tel n° 13

JEAN-PAUL SARTRE,
*Qu'est ce que
la littérature ?*
1948, Gallimard, Folio essais n° 19

DIDEROT,
*Jacques le fataliste
et son maître*
Gallimard, Folio classique n° 763



Liste des titres à paraître dans la collection Folioplus Classique

Septembre

> *Les fourberies de Scapin*
de Molière

Recommandé pour les classes de 6^e

> *Le Chevalier au lion*
de C. de Troyes

Recommandé pour les classes de 5^e

> *Le mystère de la chambre jaune*
de G. Leroux

Recommandé pour les classes de 4^e / 3^e

> *Trois contes*
de G. Flaubert

Recommandé pour les classes de 3^e

> *Candide*
de Voltaire

Recommandé pour les classes de lycée

> *Le horla*
de G. de Maupassant

Recommandé à partir des classes de 3^e

> *Les liaisons dangereuses*
de P. C. de Laclos

Recommandé pour les classes de lycée

> *Lorenzaccio*
de A. de Musset

Recommandé pour les classes de lycée

Novembre

> *Contes*
de C. Perrault

Recommandé pour les classes de 6^e

> *L'enfant*
de J. Vallès

Recommandé à partir des classes de 3^e

> *La peau de chagrin*
de H. de Balzac

Recommandé pour les classes de lycé

> *Andromaque*
de J. Racine

Recommandé pour les classes de lycée

folioplus
classiques